

## AVIS.

Notre Agent collectera, cette semaine et les semaines suivantes, dans les quartiers St. Louis, St. Laurent et Centre.

## L'OPINION PUBLIQUE.

LUNDI, 14 NOVEMBRE, 1870.

## GALERIE NATIONALE.

## MONSEIGNEUR PLESSIS.

Il est un portrait que l'étranger visitant le Bas-Canada trouve partout, dans la demeure du riche comme dans la maisonnette du cultivateur, depuis les côtes de la Gaspésie jusqu'aux plaines de l'Ottawa. Et lorsque cet étranger demande quel est l'homme dont le peuple canadien conserve ainsi la mémoire et les traits remarquables, on lui répond :—C'est monseigneur Plessis, et chacun vante à l'envi les talents et les vertus de cet illustre évêque.

Ayant entrepris d'écrire la vie des hommes qui ont le plus honoré le nom canadien par la grandeur du caractère et de l'intelligence, je ne pouvais m'empêcher de parler de Mgr. Plessis. Ce n'est pas une biographie que je veux faire, c'est un portrait; je me propose de dessiner en quelques coups de crayon cette belle et noble figure dont l'éclat illumine les plus belles pages de notre histoire religieuse et nationale.

Au moment où la Nouvelle France passait, après une lutte héroïque et désespérée, sous la domination anglaise, la Providence, qui veillait sur ses destinées, faisait naître, à Montréal, dans une humble et pieuse famille, un enfant de prédilection que l'église baptisait sous le nom de Joseph-Octave Plessis. Le père de cet enfant, sieur Joseph Plessis, et sa mère, Louise Ménard, avaient une grande réputation de foi, de vertu et de probité. Ils accueillirent avec joie la naissance de cet enfant dont ils résolurent de faire, à tout prix, un bon chrétien et un bon citoyen. Ils virent bientôt avec bonheur que leurs peines ne seraient pas perdues. Joseph-Octave était doué d'une belle intelligence et du caractère le plus heureux.

Après quelques mois passés dans l'école paroissiale du célèbre père Lucette, il entra à l'école latine que monsieur Curateau ouvrit d'abord à la Longue Pointe et continua au château Vaudreuil, dans la ville de Montréal. Cette école devint plus tard cet excellent collège de Montréal où la jeunesse fait sans bruit et sans éclat de si fortes études. Mais à cette époque, l'école de monsieur Curateau, la principale maison d'éducation de Montréal, avait des proportions bien modestes; on y enseignait bien les belles lettres, mais on n'allait pas plus loin; la rhétorique était la colonne d'Hercule qu'on ne pouvait dépasser. Ceux qui désiraient terminer leurs études étaient forcés d'aller au petit Séminaire de Québec.

Or, aller à Québec en ce temps-là n'était pas chose facile et agréable comme aujourd'hui; on ne s'endormait pas, le soir, à Montréal, à bord d'un de ces palais flottants, qui sillonnent maintenant le St. Laurent, pour se réveiller à l'ombre du Cap Diamant. La compagnie du Richelieu n'existait pas encore et la vapeur non plus. C'était l'époque paisible où les goëlettes et les calèches d'heureuse mémoire se disputaient seules les faveurs de l'opinion publique. On partait quelque fois de Québec, le 25 juillet, et on arrivait à Montréal vers le premier septembre, cinq semaines après; souvent, lorsque les élèves du Séminaire de Québec, dont les parents demeuraient à Montréal, arrivaient dans cette ville, leur vacance était finie; ils l'avaient passée en goëlette.

« Bien différente était la voie de terre, dit le savant abbé Ferland, pour les vigoureux gaillards qui préféraient la suivre. Réunis dans la chapelle du Séminaire, les voyageurs saluaient, par un cantique, la protectrice des pèlerins: puis la bande joyeuse défilait; elle poussait un cri d'adieu au milieu de la grande cour, et comme une volée d'outardes, se dirigeait vers l'Ouest, qui pour elle renfermait la terre promise. »

Lorsque le jeune Plessis eut appris tout ce que le bon M. Curateau pouvait lui enseigner, il refusa d'aller continuer ses études à Québec et manifesta le désir de rester à la maison paternelle. Nous croyons devoir détacher ici une des jolies pages de M. Ferland.

« Monsieur Joseph Plessis, à qui l'étudiant communiqua son projet, ne voulut point forcer les inclinations de son fils; mais d'un autre côté, il comprenait qu'il ne fallait pas compromettre l'avenir de ses enfants en se prêtant à leurs fantaisies. Il était père, comme on l'était alors, c'est-à-dire, le chef de la famille. Tout en se rendant aux justes demandes de son fils, il aurait cru manquer à son devoir s'il se fut laissé guider par des projets éphémères. « C'est bien, Joseph, » répondit-il au jeune homme: « demain vous quitterez le capot d'écolier; vous prendrez le tablier et vous descendrez avec moi à la forge. Quand vous voudrez reprendre

« vos études, vous m'en avertirez. » Ce n'était pas précisément la réponse qu'attendait l'écolier; mais il fallait se soumettre, car suivant une expression, la parole de son père était une parole de roi. »

« Le jour suivant, Joseph-Octave Plessis maniait le soufflet et frappait l'enclume! Les heures semblaient longues au nouvel ouvrier peu accoutumé aux travaux manuels; en effet, pour un étudiant qui se sentait plus de force dans l'intelligence que dans les poignets, l'épreuve était fort dure. Néanmoins pendant toute une semaine, il tint ferme contre la fatigue du corps et surtout contre l'ennui de l'esprit qui se trouvait privé de sa nourriture habituelle.

« Il fallut enfin céder sous le poids de la lassitude et du dégoût; avec l'assentiment de son père, le jeune Plessis déposa le tablier, reprit l'habit d'écolier, et dans l'automne de 1780, partit avec son frère pour aller terminer ses études au petit séminaire de Québec. »

Le 29 novembre 1786, un beau jeune homme, pieusement agenouillé au pied des autels se dévouait au service de Dieu et de la religion. Il n'avait que vingt-trois ans, déjà il avait enseigné les belles lettres et la rhétorique pendant plusieurs années au collège de Montréal avec un grand succès, et il avait été jugé digne d'être le secrétaire de Mgr. Briand, qui avait pour lui la plus grande estime.

Ses talents et ses vertus lui avaient déjà fait une grande réputation dans le clergé et parmi les fidèles et le faisaient considérer comme une des gloires futures de l'église du Canada.

Aussi une foule nombreuse se pressait autour du sanctuaire de la cathédrale pour assister à l'ordination du jeune lévite. On admirait les traits nobles et distingués, l'attitude digne et modeste, la physionomie remarquable de ce jeune homme dont la foi et le dévouement touchaient tous les cœurs.

Avec quelle joie l'illustre évêque, dont il avait été l'ami, le confident, et le digne élève recevait ses vœux et lui donnait les sublimes pouvoirs du sacerdoce! Avec quel bonheur il entrevit dans l'avenir tous les bienfaits que cette belle vocation allait procurer au troupeau confié à ses soins.

Il y a dans l'ordination d'un prêtre quelque chose qui élève l'âme et l'impressionne vivement!

Un jeune homme est arrivé au terme de ses études, au but désiré dont la pensée à tant de fois soutenu son courage défaillant; il lui faut choisir la destinée qui convient le mieux à ses goûts, à ses aptitudes, au développement de ses talents et de ses connaissances; il est sur le seuil de la vie réelle.

Deux routes s'offrent à lui. L'une lui apparaît pleine d'enchantements et de jouissances, jonchée de fleurs, chargée de parfums; il voit les honneurs, la richesse et la gloire réservés au talent, il entend les applaudissements qui l'accueillent à son passage; des femmes charmantes passent, richement habillées, le sourire sur les lèvres, en lui jetant des regards séduisants; des hommes puissants lui tendent la main et lui offrent de l'enrouler sous leur drapeau.

L'autre est semée de pierres aigues, bordée de ronces et d'épines; il ne peut faire un pas sans s'écarter les pieds; il entend des cris de douleur: ce sont des femmes en pleurs, des moribonds, à la figure cadavérique, au regard éteint, des mendiants couverts de haillons qui lui demandent des secours et des consolations, il ne voit partout que tombes, emblèmes de tristesse, de désolation et de souffrance.

D'un côté c'est la vie, la liberté, la joie et les plaisirs, la réalisation de tous les rêves qui l'ont bercé depuis son enfance, c'est le printemps avec sa verdure, son soleil, ses fleurs, ses harmonies, sa brise parfumée, ses joyeux murmures. De l'autre côté c'est l'esclavage du cœur et de la pensée, les humiliations, la contrainte, le sacrifice, la mort à tout les entraînements, à toutes les séductions de la nature; c'est l'automne avec ses sombres nuages, ses arbres dépouillés, son manteau funèbre, ses frimats et ses tempêtes.

Et ce jeune homme il est dans toute la vigueur de l'âge, dans le bouillonnement de toutes les passions, l'épanouissement de la jeunesse, de la santé et des sentiments les plus puissants et les plus féconds de l'humanité, dans les exaltations d'une imagination surexcitée par les mirages trompeurs de l'horizon et les séductions de l'inconnu!

Une lutte terrible se livre dans son âme, tout son être est bouleversé. Il prie, se recueille et réfléchit, mesure le temps avec l'éternité, le ciel avec la terre, et un jour, après une lutte pleine d'angoisses, après avoir écarté bien souvent de ses lèvres la coupe du sacrifice, il marche à l'autel, s'y prosterne, la face contre terre, et se relève prêtre.

A quarante ans, à l'âge du désenchantement et des déceptions, lorsque l'âme fatiguée peut apprécier à leur juste valeur les choses de ce monde, ce sacrifice ne serait

pas aussi méritoire, mais à vingt-trois ans, il est admirable et prouve éloquentement la divinité de la religion qui le produit depuis dix huit siècles.

On me pardonnera de m'être arrêté, un instant, sur le bord de mon chemin pour jeter une fleur sur la tombe de ce jeune homme.

Ce tableau serait, peut-être, chargé quelque fois, mais il ne l'est pas à l'occasion de Joseph-Octave Plessis. Il n'y a pas de doute que le monde lui aurait assuré l'avenir le plus brillant, et qu'il serait devenu l'égal des Bédard, des Vallières et des Papineau si non leur supérieur.

Voyons ce qu'il a été dans l'église.

Lorsque M. Plessis fut fait prêtre, Mgr. D'Esgly venait de remplacer Mgr. Briand comme évêque de Québec et s'était adjoint, comme coadjuteur, Mgr. Hubert qu'il chargea spécialement de l'administration diocésaine. Mgr. Hubert le choisit pour son secrétaire et ne craignit pas de faire partager à ce jeune prêtre de vingt-trois ans les labeurs et la responsabilité de sa vaste administration. On peut dire même que M. Plessis commença des lors à remplir les fonctions de coadjuteur, tant ses conseils exerçaient d'empire sur les délibérations et les actes de son évêque.

En 1792 il fut chargé de remplacer dans l'importante cure de Québec, M. David Augustin Hubert qui venait de se noyer en traversant de Québec à l'île d'Orléans, victime de son zèle apostolique.

En 1797, Mgr. Denaut, successeur de Mgr. Hubert, le nommait son grand vicaire et annonçait avec bonheur qu'il avait choisi le jeune curé de Québec pour être son coadjuteur. Le clergé et les fidèles applaudirent à ce choix qui assurait à l'église un chef capable de la gouverner dans les circonstances les plus critiques. Il avait déjà fait ses preuves et donné l'idée de ce qu'il serait en face de la persécution. Aussi le fanatisme protestant qui commençait à s'agiter crut devoir protester contre ce choix dangereux pour ses desseins. Mais le général Prescott, alors gouverneur de la province, finit par se rendre aux vœux de l'opinion publique.

Mais Rome était alors désolée, Pie VI ayant déplu au grand conquérant qui faisait alors trembler l'univers, avait été enlevé du Vatican et jeté dans l'exil. La bulle qui ratifiait le choix de l'évêque et de la population du Canada n'arriva qu'en 1800.

Le vingt-cinq Janvier 1801 fut un jour de joie pour les fidèles de la province de Québec. Joseph-Octave Plessis était sacré évêque en présence du gouverneur, des personnalités les plus distinguées du pays et d'une foule immense accourue de tous côtés pour assister à cette fête splendide et relever le triomphe du prêtre bien aimé dont le nom était gravé dans tous les cœurs.

En 1806 il montait sur le siège épiscopal de Québec devenu vacant par la mort de Mgr. Denaut.

Comme tous les hommes providentiels, il arrivait dans le temps où la population française et catholique du Canada avait besoin de fortes têtes et de grands cœurs pour la défendre et la protéger. C'était l'époque où des ennemis puissants tiraient de tous côtés sur les remparts que protégeaient nos droits civils et religieux, et travaillaient à ressusciter des projets déjà tramés plus d'une fois contre l'existence d'une nationalité et d'une religion qu'on détestait.

La révolution américaine était venue à propos au secours des Canadiens Français; en face du soulèvement de ses colonies anglaises, l'Angleterre avait compris le danger de mécontenter les hommes dont elle avait besoin pour défendre sa puissance en Amérique. Mais une fois le danger disparu, l'oligarchie fanatique qui inspirait le gouvernement du Canada, avait recommencé ses persécutions.

Supprimer les biens des Jésuites et du séminaire de Montréal, organiser par tout le pays un système exclusif d'éducation protestante, soumettre la nomination des prêtres, l'érection des paroisses et l'exercice de la religion catholique à la suprématie royale et au bon plaisir des gouverneurs, furent les principaux articles du programme qu'elle chercha à faire triompher en Angleterre. Les Ryland, les Mountain et les Sewell prédisaient que l'exécution de ce programme détruirait dans l'espace de dix ans le catholicisme en Canada.

Mgr. Plessis prit les rênes du pouvoir ecclésiastique dans ces circonstances difficiles. Il hésita, un instant, en face d'une situation qui lui imposait une si grande responsabilité, mais son courage et son intelligence étaient à la hauteur des événements; il entreprit la lutte. Elle fut longue, cette lutte, et elle fut rude aussi, sous Craig surtout, ce gouverneur de sinistre mémoire, dont l'administration arbitraire porte dans l'histoire le nom de règne de la terreur.

Pendant que Sir James Craig et la faction qui l'inspirait cherchaient à mettre dans l'esclavage la Chambre d'Assemblée, faisaient saisir les presses du *Canadien* et lançaient des mandats d'arrestation contre les canadiens-français les plus influents, ils travaillaient avec une égale ardeur à miner l'influence du clergé. Ruses, artifices, séductions, menaces et violences, tout fut mis en œuvre